

VI

L ' OISEAU DU GRAND CHÊNE DECHU

Les jets de lumière jaillissent entre les arbres de la voie ferrée. Un grand courant d'air traverse les wagons, des cendriers se vident, il en prend plein les yeux . Le couloir est désert, de-ci, de-là, des fenêtres ouvertes, des rideaux qui claquent. Des bouteilles vides vont et viennent comme le bac d'un passeur, d'une rive à l'autre. « *Mais je suis dans le dernier wagon !* » La porte du fond donne sur les rails, elle est ouverte. Le courant d'air traverse Balder, lui arrache des fragments de paysages qui s'envolent: une rivière grouillante de poissons, une bétulaie pleine de voix, des branches irisées de gui, des prés à n'en plus finir. Les retenir ! Un à un, ils entrent dans le remous, en sortent tourbillon. Et le train file comme la comète suivie de sa longue queue, chevelure éblouissante, mèches effilochées, déchiquetées comme ses rêves. Toute une vie lui glisse entre les doigts. Le train ralentit. « *Suis-je déjà arrivé ?* ».

« 16h30 ! ... Balder arrive », se dit Jürgen en jetant un coup d'œil sur le tableau de bord de la Jaguar. « *Il vaut mieux que je ne sois pas là-bas, qu'ils vivent leur histoire* ». A la sortie de Bâle, après la douane, Jürgen poursuit sa route en direction de Pfastatt. « *Tant d'efforts pour comprendre Uta ! ... Si elle pouvait changer !* »

- Jürgen, je vis derrière ce que tu vois. Par le rêve, je communique avec un monde dont tu ne soupçonnes pas l'existence, lui disait-elle.

« *J'espère que le retour de Balder l'obligera à voir la réalité. Même après tout ce qu'elle a écrit dans son Journal, Balder n'est qu'un homme. Ah, ce chêne nous aura porté malheur !* » Jürgen songe aux paroles du médecin :

- Mon malade avait un nez comme tout le monde, mais lui le voyait s'allonger chaque jour. Partout où il passait, il criait à qui venait à sa rencontre : « Prenez garde à mon nez ! Vint le jour où il ne supporta plus de rester dans une chambre. Il se mit à dormir dehors, craignant que durant la nuit son nez, en poussant, ne traversât le mur. Bref, vu les proportions que prenait chez mon patient ce nez imaginaire, il me fallut trouver une solution. Souvent les plus simples réussissent ! Je le préparai psychologiquement à une intervention chirurgicale, ramener son nez à des dimensions normales : on simula une opération. Au réveil, il était guéri.

« *Suffira-t-il d'abattre l'arbre pour délivrer Uta des liens imaginaires qui l'empêchent de*

vivre ? »

A Pfastatt, Jürgen range sa voiture au parking du supermarché. Dans le magasin, la voix du haut-parleur interrompt la musique :

- Au rayon des produits diététiques «La Ferme » vous propose du blé germé ...

Sur un panneau Jürgen lit : quincaillerie au sous-sol. Il s'y dirige et demande au vendeur :

- Où sont les tronçonneuses ?

Immuable comme une statue, Uta se tient au bout du quai. Des deux mains, elle retient sur sa poitrine les bords d'une large cape violette. Les cheveux blancs comme l'écorce du bouleau donnent à son visage un contour flou. Balder s'approche d'elle. Elle l'attend. Son regard s'éclaircit, lorsqu'il se pose sur lui. Ils s'embrassent comme hors du temps. Pourtant Balder reconnaît le parfum d'Uta et l'améthyste brille à ses oreilles.

- Tu as l'allure d'une déesse ! dit Balder.

- C'est ce qu'il faut, lorsqu'on accueille un dieu, réplique-t-elle avec un sourire.

Ils prennent place dans la voiture.

- Walti, conduisez-nous à Mistelbach ! Et se tournant vers Balder : C'est là que j'habite maintenant. Je ne supporte plus Lucerne. Jürgen avait acheté ce domaine pour ouvrir sa clinique de jeûne, tu verras, c'est beau. Finalement, il me l'a laissé.

Elle prend la main de Balder et la garde entre les siennes durant le trajet. La voiture s'arrête devant une lourde grille, rangée de lances alignées, dressées vers le ciel. Une casquette plate et noire rapetisse Walti qui se dirige vers le portail, un trousseau de clés à la main. Derrière le volant, il avait l'air plus imposant. Les phares projettent sa silhouette sur le gravier, la tête disparaît sous une voûte armée d'arbres. Ils roulent à nouveau sur un chemin de terre. Balder découvre enfin le manoir qui se fond dans la nuit. Il devine la forêt tout autour.

- Thérèse a dû avoir peur, dit Uta en voyant toutes les fenêtres de la façade éclairées.

Ils descendent de voiture. Thérèse les attend sur le perron, un petit tablier blanc noué autour de la taille. Elle est devenue grosse et laide.

- Nous voici dans la tour carrée, dit Uta quelques instants plus tard en ouvrant la

porte d'une chambre. Tous les meubles viennent de Pfastatt, sauf ce poêle de faïence. Balder s'avance vers le lit à baldaquin. Il se laisse choir sur l'épais édredon.

- Je ne suis plus sur terre ! dit-il en fixant au-dessus de lui la soie bleue frangée de dorures. Quatre colonnes pour soutenir les cieux ! ... Où suis-je ?

- Chez toi, dit Uta en s'asseyant à son côté. Dans cette tourelle, entre terre et ciel, je te redonne la place qui te revient, celle du gui.

- Je ne veux pas être un parasite, dit Balder en souriant.

- Mais nous sommes tous des parasites ! A commencer par l'enfant dans le ventre de sa mère. Les hommes dévorent la terre. ... Laisse-moi à nouveau t'appeler Gui !... Gui ! murmure-t-elle en le serrant entre ses bras... Tu me donnes infiniment plus que tu ne crois ...

Le visage d'Uta flotte dans la chevelure de brume et frôle la joue de Balder.

- Gui ! tu dois renaître, surgir des ramures noires et vides ... Plus qu'un parasite, tu es la vie là où tout se meurt . . . Gui ! Gui !

L'appel résonne à nouveau dans la forêt. La forêt crie son nom. Gui avance vers cette voix issue de toute part. Ses pieds pataugent dans la vase, trébuchent sur les racines serpentine. Le jour hésite au-dessus de sa tête. Ses bras, ses mains se battent avec les hautes herbes. Il crie. L'air entre dans ses poumons, l'étourdit. Un visage éclairé de brume est penché sur lui.

- Gui ! . . . Gui ! ...

- Uta !

Balder reste soudé aux lèvres d'Uta, seul point qui le rattache encore à la vie. Bourgeoisement de baisers.

« Il est là, pense Uta, ce pâle greffon si longtemps égaré, dévoré dans la fourmilière humaine. Je le tiens entre mes mains. Il sera cette terre où mes désirs vont éclore. Entre lui et moi, plus rien qu'une lente gestation. Je suis enceinte d'un dieu. Plus de vingt cinq ans que je le porte. Je vais lui donner le jour. Je l'ai retenu si longtemps dans mes entrailles : je voulais lui épargner mon amour incestueux. Entre lui et moi, plus de peur. Quoi de plus beau qu'un dieu qui ouvre les yeux sur le corps qui vient de l'engendrer »

Après le dîner, Balder remet les lettres à Uta. Sans dire un mot, elle les froisse une à une et les jette dans la cheminée. La flamme s'élève.

- Prends le soufflet, dit-elle à Balder, qu'elles brûlent vite. Après il ne restera plus que nous. Je ne supporte plus les mots, ils m'ont trahi ! Tant d'années à remplacer l'amour par des mots ! Au nom de quoi ?

Des larmes scintillent dans ses yeux pleins de flammes.

- Gui, dis-moi, au non de quoi ?

Balder actionne machinalement le soufflet. Il ne sait plus. Il attend d'Uta comme une révélation. Des gouttelettes de sueurs perlent sur le front d'Uta.

- C'est l'émotion, murmure-t-elle.

Puis elle lève les bras comme pour se retenir et tombe au sol évanouie. Balder appelle, Walti arrive. Ensemble, ils la portent dans sa chambre. Dans la salle de bain où il est allé chercher des médicaments, Walti confie à Balder :

- Monsieur Ziegler me charge de vous dire qu'il regrette de n'avoir pu vous recevoir lui-même. Il aurait aimé vous entretenir de sa femme. Elle va beaucoup mieux, à certains moments nous avons craint le pire ... Je suis son chauffeur-infirmier : elle ignore ma fonction ... Monsieur Ziegler voulait simplement que vous soyez au courant ; il pense que votre présence ne peut être que salutaire. Il m'a dit aussi qu'il vous attend tous les deux à Mitgart pour le 21 juin, qu'il vous prépare une surprise !

Balder cherche l'horizon à travers la fenêtre et ne voit que des nuages. Le ciel est gris et bas. Les branches des arbres qui frôlent la tourelle ruissent et l'eau s'égoutte aux bourgeons. Balder étouffe; il quitte sa chambre et va errer dans le parc. Le vent secoue les arbres, de grosses gouttes l'assailent. Le sentier mène devant un pont qui enjambe une rivière en crue. Une porte de fer rouillée, cadénassée, lui barre le passage. Balder longe la rive. A nouveau un mur l'arrête. Il cherche une brèche pour s'échapper ; il rebrousse chemin. Mistelbach est inaccessible de l'extérieur : d'un côté les eaux infranchissables en cette saison de fonte des neiges, de l'autre une épaisse muraille et cette grille que le chauffeur a pris soin de refermer derrière eux.

- Je t'ai cherché partout, s'écrie Uta en voyant Balder s'approcher du manoir.

- Je voulais savoir où j'étais ! ... Je ne le sais plus !

- A Mistelbach Nous nous promènerons dès qu'il fera beau. Mais tu es tout trempé ! Je vais te préparer un bain d'herbes !

Balder s'assied sur le socle vert, lentement il s'enfonce dans le liquide rouge et tiède. Les fortes essences l'enivrent. Il y trempe ses lèvres : c'est amer, de l'arnica ou de la gentiane. Balder songe à Uta, à ses mystères, à ses rites. « *Du. sang du Christ, elle passe au sang des herbes ...* »

Balder revoit Uta agenouillée sous la pluie, au lac du Trübsee, arrachant des plantes imaginaires. « *Les rhododendrons donneront le sang ! .. . Me voici dans*

son breuvage, dans son filtre ! Dans la couleur liquide de ses rêves ! ... Mes pores, mes sens s'en imprègnent » . Balder baigne dans les senteurs douces et agressives, il somnole détaché de la terre et des hommes. Le chêne bourgeonne déjà quand les dernières feuilles mortes, tenaces, tombent encore : ainsi Claire vient de se détacher de sa mémoire.

Le grand corps flotte dans la vasque au milieu de la pièce. Le visage émerge, rose, encollé de cheveux. Dans la fossette du menton se dressent quelques poils mal rasés. La bouche entrouverte respire et transmet son rythme à la poitrine, au ventre, à l'eau. Dans le creux du nombril tremble une gouttelette de vase rouge. Le sexe dort comme tombé à la renverse dans son nid bouclé.

Les premiers temps, un peu inquiet, Balder observe Uta. Le matin, elle prend un bain et se fait ensuite masser. Quelquefois, elle reçoit des amies ou vient le surprendre dans sa chambre, un bouquet de primevères à la main. Après les repas, ils font souvent une longue promenade.

- Prépare-toi, la jument nous attend, elle nous portera bien tous les deux !

Lui devant, elle en amazone, les mains posées sur ses épaules, ils se laissent mener à travers le parc, puis s'enfoncent dans la futaie, dans la lumière vert-tendre que tamisent les premières feuilles. Un coucou répète son chant binaire.

- Sous ma main, je sens ton cœur, dit-elle, il bat au rythme de ce chant qui réveille toute la forêt !

- Du gui ! s'écrie Balder en arrêtant le cheval.

- Oui, mais pas sur un chêne !

Au milieu d'une clairière se dressent trois peupliers. Leurs silhouettes sont boursouflées de touffes vertes.

- Je n'aime pas ces arbres, dit-elle, ils filent droit vers le ciel comme les flèches des cathédrales. Ils ne prennent pas le temps de s'ouvrir, de regarder la terre. Puis Uta se tait et serre le corps de Balder contre elle.

- Tu es bien là, murmure-t-elle. Ses doigts suivent les contours du visage, fouillent les cheveux comme le font les aveugles. Mon amour, c'est bien toi !

A nouveau, elle emprisonne Balder entre ses bras, lui embrasse la nuque.

- Tu m'aimes donc encore, malgré tout, dit Balder ... J'attendais ce moment !

Balder veut sauter à terre, mais elle le retient.

- Surtout pas à terre, dit-elle soudain. Regarde le gui ! Entre terre et ciel ! ... Quand il renaîtra sur le chêne, quand les dieux de la vie seront avec nous, qu'alors... , qu'alors ta sève se répande en moi ! On ne peut pas passer du jour au lendemain du sang des peupliers à l'essence des rouvres. Il faut que toute la forêt soit prête, alors nos désirs seront exaucés.

Les paroles d'Uta pénètrent en Balder, deviennent sa voix intérieure.

Jürgen arrive chez le Maire de Pfastatt. Celui-ci lui remet une pétition des habitants de la commune.

Monsieur le Maire,

L'air de notre village devient chaque jour plus irrespirable.

1) La Cimenterie couvre tout un quartier (La Cité Portmann) d'une pellicule de poussière grise. Les légumes et les fruits dans les jardins sont gris, mûrissent mal et sont impropres à la consommation.

2) L'usine Toutalim répand une odeur particulièrement désagréable : certains l'appellent l'odeur de la mort.

Nous exigeons que chacune des sociétés concernées trouve rapidement une solution pour réduire la pollution devenue intolérable.

Le Comité de Défense des Intérêts Vitaux de la
Commune

- Monsieur le Maire, mes préoccupations sont celles de vos concitoyens. Croyez-moi, nous mettons tout en oeuvre pour diminuer ces odeurs, qui d'ailleurs ne sont nullement toxiques. Mais je viens aussi vous faire part de mes projets. Avec votre accord et pour le bien de la population, j'envisage d'ouvrir une fois l'an Mitgart, d'y donner une fête. Nous commencerions cette année, je prends tout à ma charge. Ressusciter les feux de la Saint-Jean ! Cette coutume a disparu avec la guerre...

Lorsque Jürgen quitte la Mairie, il se sent rassuré. Le Maire a même mis le bûcheron municipal à sa disposition pour préparer l'emplacement du bûcher que

les jeunes conscrits édifieront. Tout le village participera à la crémation du grand chêne. « *Uta ne pourra qu'abdiquer, elle sera définitivement déliée de ses liens. Et moi, je peux arguer du fait que j'ai été victime d'une pression municipale...* »

Dans la chambre de travail d'Uta, une bibliothèque grillagée garnit tout un mur.

- Toutes les archives de ma famille, je les ai amassées là.

- C'est une galerie d'ancêtres, dit Balder en passant en revue les grands portraits qui recouvrent la tapisserie en toile rayée.

Au-dessus du bureau il remarque une photo de lui à Süssmatt et à côté d'elle, la reproduction d'un Christ bizarre.

- C'est la pierre de Jelling... en Jutland ! Je l'ai photographiée lors d'un voyage. Le Christ est prisonnier des entrelacs. Autour de sa taille, autour de ses bras, il est pris au collet comme un lapin. Il ne peut que prêcher. Son corps est étranglé, il est recrucifié sur la pierre runique. Là se rencontrent l'esprit chrétien figé dans la personne du Christ et la mouvance païenne, la vie qui se croise, se décroise, s'entrecroise. J'aime ces entrelacs sans fin, ni commencement. Quand j'ai découvert cette gravure rupestre, j'ai compris soudain vers où penchait mon âme. Uta extrait un livre de la bibliothèque.

- Ce sont les Annales de Gottfried ! C'est lui ! ajoute-t-elle en montrant un tableau.

Balder regarde le visage dans le cadre doré : un front bombé et dégarni, des yeux perçants, un nez long et pointu, des lèvres assez épaisses. Uta s'assied sur le canapé à côté de Balder et se met à lire un extrait des Annales de Gottfried von Baldersheim, 1697—1784 :

« Durant le septième mois de la première grossesse les jeunes femmes se rendaient au pied du Grand Chêne. Là, elles s'agrippaient à l'extrémité de la branche porteuse de gui et la sage-femme enduisait leur ventre d'une mixture de feuilles et de baies de gui broyés (...)

Cette pratique vient d'être interdite par Monsieur le Curé Eulemann :

- Toute personne qui se hasarderait d'aller à l'encontre des prescriptions de l'Eglise, sera excommuniée, a-t-il proclamé du haut de sa chaire.

Puis Monsieur le Curé a convié tous les habitants de Pfastatt et des environs à la

cérémonie d'exorcisme. La bénédiction, l'ablation du gui et les prières de la foule devront à jamais chasser les démons de l'arbre (...) Toutes mes tentatives pour faire repousser le gui sur notre chêne ont avorté jusqu'à ce jour. J'allais croire que l'exorcisme en était la raison, lorsque la lecture de l'Histoire Naturelle de Pline (Livre XVI, chapitre XLIV), m'ouvrit les yeux : « De quelque façon qu'on le sème, écrit-il, il ne pousse jamais. Il faut qu'il ait été avalé, puis rendu par les oiseaux, surtout les pigeons ramiers et les grives. Telle est la nature de cette plante: elle ne pousse qu'après avoir mûrie dans le ventre des oiseaux » (...) *Turdus sibiriet ipsi malum cacat* - la grive excrète son propre malheur - ne s'applique plus seulement à ceux qui fournissent des armes avec lesquelles ils se font eux-même tuer, mais encore aux oiseaux qui transportent à leur insu les graines qui fourniront la substance qui les engluera (...) Je suspendis dans l'arbre, juste au-dessus d'une belle branche, une volière en osier. Dans le plancher figurent de larges jours, de sorte que les fientes du couple de ramiers que je nourris de baies de gui, tombent tout droit sur l'écorce. Ces fientes contiennent l'embryon qui doit se développer sur l'arbre. »

- J'aurais aimé connaître cet oncle Gottfried, dit Uta, il est mort peu de temps après et personne n'a jamais su dire si le gui a repris grâce à son expérience. Gui ! Nous allons la réaliser ensemble, à Mistelbach. Oui, j'ai baptisé ainsi ce domaine où reflurira le gui.

Puis elle tend à Balder une vieille poésie populaire.

Le chêne des Baldersheim

Tant que le gui couronnera le chêne
Tant que le chêne restera vert
Les Baldersheim seront prospères
Les glands meubleront leur emblème.

Quand dessécheront les racines
Quand le gui s'éteindra sur les cimes

L'âtre de mon seigneur se tapissera d'herbes
Et l'heure sonnera des serpes.

Balder reste pensif :

- Et l'heure sonnera des serpes ... Sera-ce vraiment la fin ? Faut-il le croire ?

- Gui, je ne serai pas le butoir d'une fin de parcours. Dis-moi que tout ne s'arrête pas là. Ne s'entasse pas là ! Je veux aller plus loin. Mais tout m'ébranle. Je dois contenir en moi seule, l'immense poussée qui me vient du fond des âges. Je

n'en peux plus. Si j'étais la dernière branche du dernier rameau ? Mais j'ai toi, Gui, toi ! Et j'ai foi en toi !

Balder saisit la main d'Uta.

- Nous sommes victimes d'une erreur de civilisation, Gui, ne le sens,-tu pas ? Tout est appelé à s'unir, à s'enchaîner à la vie, or, tout se disloque ... Gui, j'ai perçu ton appel. J'étais dans un tunnel. Au-dessus de moi, à quelques mètres à peine, attachés aux rocs, à la couche de terre, rayonnaient les prairies, les forêts. Et toi aussi, tu étais au-dessus de moi, dans cette lumière que j'avais perdue. Un jour les parois du tunnel se fissurèrent de racines : elles venaient me chercher. Ni l'épaisseur de la terre, ni la nuit n'avaient pu arrêter leur progression vers moi. Elles m'enserraient, m'enlaçaient. Comme un nourrisson je les tétais. Ton appel devint irrésistible. Je sentis tes bras, ta force, ton désir me ramener vers le tronc, vers les feuilles, vers le soleil. Dans ma nuit apparut une forme. Ce n'était plus le Christ debout sur mes ruines, le Christ triomphant de la mort, mais un chêne immense, robuste comme le pilier d'un temple millénaire. Ses branches, ses feuilles bouillonnaient de gui comme une lave incandescente, l'aurore l'épaulait de ses rayons. Il m'aspirait; je me sentis happée par lui, par un terrible flux. Ce n'était plus le bois mort d'une croix : je flottai emportée par les coulées chaudes et gluantes. J'avais retrouvé le Grand Chêne de Pfastatt ... O Gui, je te sentais partout. Comment te le dire ? Dans ma clinique, j'ai hurlé des nuits entières possédée par ce rêve. Personne ne m'a comprise : c'était de plaisir que je criais. A maintes reprises on m'a endormie avec des piqûres ... Cette vie que j' avais savamment maintenue à distance me submergeait. A quarante huit ans, je venais de découvrir avec la violence d'une digue qui se rompt que c'est avec toi que je devais me jeter dans le soleil et brûler !

- Tu nous imagines capables d'aller à contre courant de toute une civilisation en déroute ? dit Balder.

- Je suis dans le vrai, je suis dans la vie. Il suffit d'écouter le flux qui bruit en chaque être : comme le fil du collier sur lequel s'égrènent les perles, cette énergie relie tout à tout. Les couleurs à mon regard, l'air à mes poumons, mon sang aux saisons, mon amour à toi, toi au chêne, la forêt aux hommes, miroir où se réfléchit l'univers. Comment ignorer cette harmonie ? Si j'élimine une seule des perles, toutes se déplacent. Lorsque le chêne a perdu son gui par la main du soldat, quelque chose a bougé sur ce grand collier jeté au cou de l'univers .., et c'est toi, l'enfant, qui as payé ! ...

Uta se raidit.

- Ce n'est rien, dit-elle, n'appelle pas l'infirmier !

- Alors, tu sais ! dit Balder étonné.

- Embrasse-moi ! murmure-t-elle, le chêne flamboyant revient ... , enchaîne-moi !

Uta se met à trembler dans les bras de Balder, à soupirer, secouée de transes. De temps à autre ses cris retentissent dans la maison baignée de nuit. La porte s'ouvre, Walti accourt.

- Ah! vous êtes là, dit-il, ne vous inquiétez pas ! ... Madame Ziegler délire, elle n'est pas méchante, c'est le chêne qui la poursuit, venez, portons-la dans son lit ...

Lorsque Uta retrouve le calme, elle est épuisée.

- Il m'arrive d'avoir des visions, dit-elle à Balder qui est resté auprès d'elle ... Je rejoins les forces profondes qui animent l'univers, au-delà de ce qui est visible ! La terre fourmille de nains, ils ont tous une clef dans le dos comme les jouets d'enfants qui s'agitent tant que le ressort est remonté ...

Jürgen vient d'entrer à l'improviste dans la maison du gardien de Mitgart.

- Voilà ma nouvelle bête ! s'écrie René.

Jürgen avise une queue rousse. Un point d'interrogation auquel semble adossé le minuscule corps de l'écureuil, Mistla, assis sur l'épaule de René : nerveusement il grignote un gland serré entre ses pattes.

- Mais non, pas lui ! Regardez, c'est elle ma nouvelle bête !

Au milieu des chats, dans un coin sombre, une vieille est accroupie sur un matelas étalé au sol. Deux yeux vifs dans un visage flétri. Une petite tête qui flotte entre les deux ailes noires d'une coiffe d'alsacienne. Etrange animal, un lourd cafard ouvrant ses élytres écornés, trop gauche, trop las pour se dégager de la nuit et prendre son envol. C'est Karoline.

- Dans le blockhaus, elle a attrapé des rhumatismes !

La peau de René est craquelée de veinules bleues, tendue sur deux pommettes saillantes. Quelques rares cils se dressent sur les bords des paupières suintantes. Derrière les lèvres tachetées, des restes de dents. Pour se laisser aller sur l'une des deux chaises, Jürgen doit se faire violence : René vient d'en chasser une poule perchée sur la traverse du dossier.

- Tenez, mettez ce bout de journal, dit René ... Pas possible, Karoline m'a encore gobé un œuf !

Dans l'évier la poule fracasse la coquille vide à coups de bec. René la pousse avec une poêle et passe deux verres sous le robinet. Avec sa manche, il essuie un

coin de table en faisant tomber des peaux de saucisson. Les chats s'y précipitent. Il sert deux mirabelles.

- Ça désinfecte, dit-il en vidant d'un trait le verre.

« *Quels déchets ! pense Jürgen, aucun scrupule, il faut assainir les lieux* ». Jürgen pose une boîte de cigares suisses à côté de René et se dirige vers Karoline.

- Tiens, grand'mère ! dit-il en lui tendant une tablette de chocolat.

- Elle n'a plus de dents ! s'écrie René, et il lui arrache le cadeau des mains. C'est moi qui la nourris, elle est dressée, il faut qu'elle le mérite ...

René l'appâte alors avec une barre de chocolat.

- Kumm, hol'na! Dü Lappohr ! (1)

Lentement Karoline rampe vers lui, en écartant au passage des cadavres de bouteilles, en balayant les fientes de poules avec sa robe rouge.

- Mi Haxaschuss ! ... Mi Haxaschuss ! ... répète-t-elle. (2)

- Kumm, dü Liewaherrgottsdierla ! dit René ... Mi schener Sommervogel, wu sin dina Fattig?

- Zwei verfoztelta Lempa hanga mi G'secht ! ... Red oder schiss Buechstawa !

- Mi Haxaschuss ! ... Mi Haxaschuss !... se lamente Karoline.(3)

- Her uff met dim Jommera, dü horiga Rüpa ! reprend René ... Kumm, schen s'Mannala macha ! Sperr uff ... Net schnappa ! Geifer net a so ! (4)

Karoline s'agenouille et happe le chocolat. René rit, allume un cigare, avale un autre verre de mirabelle.

- Et voilà pour toi ! dit-il en tendant un gland à Mistla.

L'écureuil bondit sur l'avant-bras strié d'égratignures, grimpe jusqu'à la main pour attraper le fruit. Une fine chaîne nouée à la boutonnière du gilet retient l'animal par le collier.

- Fais pas le fou, Mistla ! Puis s'adressant à Jürgen : Je l'ai trouvé blessé sous le Grand Chêne, je l'ai soigné ... Depuis il ne veut plus me quitter.

Incommodé par la fumée, l'animal éternue et lui saute dans la nuque.

- Fais pas le fou, Mistla ! Allez, bois ! Trinque avec nous !

René verse de l'eau dans un verre de schnaps et le porte sous le museau. Mistla flaire.

(1) Viens chercher ! Feuille de chou !

(2) Mes rhumatismes

(3) Viens, ma petite bête à Bon Dieu ! Mon joli papillon où sont tes ailes ? Deux chiffons en l'air beaux pendent sur ton visage ! Parle ou chie des lettres !
Mes rhumatismes ! ...

(4) Arrête tes gémissements, espèce de vieille chenille velue ! Viens, fais donc le beau ! Ouvre !... Ne happe pas ! Ne bave pas comme ça !

- Bois! Tu me fatigues ! ...

Mistla laisse l'eau.

- Ne va pas croire que je te donne de la mirabelle ... C'est pas bon pour les bébés !

- Mi Haxaschuss ! ...

René interrompt aussitôt Karoline.

- On connaît ta chanson ... Mais tu vas nous en chanter une autre ... en français pour changer un peu ... ça fera plaisir à Monsieur Jürgen ... Allez, sing !

Karoline entonne :

- A'hlonzenfan de labatteriieu ...

- Pas ça... Net d' Marseillaise ...

Karoline entonne un autre air :

- Queuee nodr'Alsaceu bêêêu ...

- Ça suffit ! dit René, oublie un peu ta biquette ... T'es vraiment bonne à rien !

Jürgen se lève et sort avec René dans la rue.

- Dans quelques jours Monsieur le Maire t'enverra un bûcheron. Ensemble, vous préparerez une grande place au milieu du parc ... Vous abattrez le Grand Chêne. Son bois servira à alimenter le feu de la Saint-Jean que nous voulons faire revivre dans le village. Faites vite, il faut que les branches aient le temps de sécher ! Balder et Uta viendront à cette occasion. Je veux que ce soit une belle fête ... En attendant, je te dispense de venir travailler au moulin à os, tu auras assez à faire ici !

Jürgen ouvre le coffre de sa voiture et lui remet la tronçonneuse.

La jument qui porte Uta et Balder s'arrête à la clairière des trois peupliers.

- Il n'y a presque plus de baies, et il nous en faudrait quelques unes pour commencer notre culture de gui ... et pour soigner les femmes, mes patientes !

- Ne va pas croire que je suis folle, toi aussi ! Pour m'amuser, j'ai parcouru le corps d'une femme stérile avec une baguette en bois de gui. C'était dans ce pré. Soudain, la fourche que je tenais par chaque bout dans une main s'est dressée au-dessus de son ventre. La femme riait et voulait que je recommence. Impossible de retenir la baguette. J'ai eu alors l'idée de la soigner comme c'est décrit à plusieurs reprises dans les Annales de Gottfried, en enduisant son ventre d'une épaisse liqueur visqueuse ... Après la première application, j'ai bien cru qu'elle n'allait plus revenir. Le contact de la mixture lui a donné des nausées ... Mais elle est bel et bien enceinte, et me confie des amies ...

Habituee aux promenades d'Uta, la jument suit le sentier jusqu'au ruisseau. Là, Uta montre à Balder un chêne séculaire qui étale sa ramure au-dessus de l'eau.

- C'est lui qui va porter le gui, dit Uta, ses glands sont ceux de nos armoiries, ceux du rouvre, plus ovoïdes que les glands du chêne pédonculé qui émergent au moins de deux tiers de la cupule. Longtemps, j'ai confondu ces deux espèces ...

Uta se met debout sur la croupe de la bête en prenant appui sur le dos de Balder. La première branche est basse. Elle y pose le pied comme sur une marche et entre dans l'arbre. Elle désigne l'endroit où ils accrocheront la volière avec le couple de ramiers et s'assied à califourchon.

- C'est là que la radicelle traversera l'écorce, que les racines s'allongeront, se ramifieront, pénétreront jusqu'au cœur ... Symbiose où, en échange de sa nourriture, le gui rendra l'arbre sacré ...

Uta embrasse le bois nouveau comme le prêtre l'autel. Sa longue robe, d'un jaune doré, fendue sur les côtés flotte comme les deux pans d'une chasuble. Sa tête chenue trône sous la voûte verte.

- Ne viens pas me rejoindre, dit-elle à Balder qui s'apprête à grimper dans le chêne ! ... Des jours entiers, j'ai regardé l'eau couler sous mes pieds, elle charriait feuilles et brindilles. Les mois et les saisons passaient, mais immuable, l'arbre me retenait dans ses bras paternels.

Sur le chemin du retour, Uta parle de certaines coutumes répandues jadis en Europe.

- On jetait le placenta du nouveau-né au pied d'un arbre, persuadé que l'enfant allait pousser en harmonie avec lui ... Qu'arrivait-il si on abattait l'arbre ? L'enfant mourait ! Mais on disait aussi qu'il était invulnérable tant que l'arbre restait intouché ...

Uta demeure quelques instants pensive, Balder la sent soudain inquiète.

- Demain, je fais venir le notaire. dit Uta d'une voix ferme, Je te donne Mitgart,

ce lien qui me lie à toi par-delà nous-mêmes ... « *Et toute grande la volière s'ouvre...pense Uta ... L'oiseau, même s'il s'envole, toujours saura retrouver sa branche innervée de gui, se nourrir de ses baies, frotter son bec gluant dans la mousse qui frange chaque bâillement d'écorce. Il reviendra chanter toutes sortes de ramages* » .

Désormais Balder sera libre. Uta tremble déjà dans la volière, dans la gerbe de rameaux d'or, dans le halo de leur amour.

Assis dans l'encadrement de la fenêtre Balder regarde le parc. « *Les oiseaux boudent le chêne, le gui pourra-t-il renaître à travers les barreaux d'une cage ? D'un couple de ramiers malades d'avoir les ailes coupées ?* »

Uta entre dans la chambre et se dirige vers lui :

- Donne-moi ta main !

Elle lui met une bague au doigt : deux fines perles nichées entre deux feuilles en or.

- Si tu venais à partir ... Qui sait ?

Uta s'installe sur le lit en s'appuyant sur la colonne en bois.

- Il m'arrive, au contraire, de penser que je vis mes derniers beaux jours, ici, avec toi ...

- Mais Gui ! Personne ne peut te vouloir du mal. Je connais ton cœur généreux, pur et juste ...

Personne ne peut t'atteindre ici ! Mistelbach est aussi sûr qu'une forteresse. Je te jure que personne ici ne te veut du mal ! ... Ni les gens de maison, ni les oiseaux, pas même une pierre ou un arbre ...Ni moi, tu le sais, je t'aime, je te protège !

- J'existe ici ! Mais on me tue ailleurs !

- Même si tu as été trahi quelquefois, tu ne le seras plus désormais,

- Et que penser de Jürgen ? « Votre présence auprès d'Uta ne pourra être que salutaire » , voilà le message qu'il m'a laissé. Il me jette dans tes bras, ne m'utilise-t-il pas ? Il nous a réunis ici, pourquoi ? C'est comme s'il voulait nous éliminer du monde. Deux oiseaux dans une cage ! Je flaire le piège ! Pour le 21 juin, il fait allumer un feu dans Mitgart, m'a expliqué Walti ...

Le visage d'Uta s'assombrit soudain.

- Sous aucun prétexte, on ne doit toucher à Mitgart ... Je vais donner l'ordre à Walti de rejoindre immédiatement Jürgen à Pfastatt !

Die Biewala, die Biewala (les garçonnets...)
Met era siassa Riewala (avec leur petite carotte)
Wie siasser die Riewala sin...(plus elle est douce...)

- Qu'est-ce que tu radotes encore, dit René. Tu veux que je te place les chats ?
... Ils te prendront les rhumatismes ...

René en pose un sur le ventre et deux sur les cuisses de Karoline. Il boit un verre de mirabelle, tente de faire un peu d'ordre sur la table, parle tout seul.

- Wella Zit esch's ? (quelle heure?) demande Karoline.

- Zit!... Zit!... Zit zum schloff ! (temps de dormir) répond René agacé.

« *Et je n'arrive pas à dormir, verdammi ! monologue René, affalé sur la table. Je suis dans l'os, je l'ai dans l'os ...Verdammi ! Je travaille au moulin à os ... Je broie des montagnes d'os rongés jusqu'à la moelle. Il n'en reste que pour les vers ... Et ça grouille ! Personne ne veut faire ce boulot. Même quand je suis souûl comme une bourrique le contremaître ne me renvoie pas, de peur de devoir me remplacer ! Je suis irremplaçable ! Les vêtements, les cheveux, la peau, ça prend une telle odeur qu' au bistrot on me met à la porte :*

- *Ça pue le cimetière ... Fous le camp, tu sens la charogne ! Toi, Karoline , tu ne dis jamais rien. On s'y fait ».*

Une poule perchée sur une chaise glousse.

- Tais-toi! alter Eierstock ! René poursuit :

« *les autres, quand ils ont un coup dans le nez, ils m'appellent « macchabée » : « Voilà le macchabée qu'arrive ! » Ils me rendent fou de rage ! Je rêve de les broyer tous tôt ou tard ! De les rencontrer au moulin, d'en faire de la farine, de la colle, de la gélatine, de la nourriture à poussins, du Toutalim ! J' rêve ! J' rêve ... Ah, ceux qui rongent aujourd'hui, je les broierai demain ! »*

- Wella Zit esch's ? redemande Karoline.

- Zit ass dü der bessersch ! (l'heure de te corriger!)

« *Jour et nuit les pelles mécaniques remplissent les silos et les montagnes de*

squelettes ne diminuent jamais ! ... J'aime être de service la nuit ! C'est mieux qu'un cimetière ! Là, c'est la fête ! Je lâche mon zoo ! Mes serpents, mes rats. Et je ris, et je ris ! L'odeur de cadavre, ça réveille des envies de vivre ! ça danse, ça couine, ça s'accouple, ça bouffe, ça creuse, ça ronge, ça pisse, ça grimpe, ça chie, ça crève ! ... L'autre jour, une de ces bêtes velue et moustachue est venue se perdre dans mon pantalon. Bon Dieu, que ça vous hérisse les poils ! « Viens dans mon beau carrosse thoracique ! », me grimace l'un d'eux, en me montrant ses longues dents blanches. Je ne me fais pas prier ! Une ville d'os, vidée de sa moelle, léchée, sucée, pas une âme ! ... J'entre dans la galerie calcaire, alvéolée d'ombre, j'arrive dans la grande salle du crâne, la salle féerique où la vie donne son dernier ballet : valse viennoise, lustres scintillants - René chantonne le Beau Danube Bleu - de cristaux, marionnettes et pirouettes. Minuit ! Les fémurs s'ouvrent, tics de femelles ; ruée vers le trou, tics de mâles ! ... Tous dans la même fosse ! La fosse à os ! ... Ma belle cage thoracique, ma calèche, mon caveau, mes bêtes m'abandonnent, mon zoo me fuit ! ... Je me réveille seul, couvé par la mort, j'ai cuvé ma cuite ! Seul, mais pareil aux hommes qui prennent ma relève, carcasse enrobée de peau ! Quand je passe dans la rue, on me tue encore une fois

- V'là le macchabée qu'arrive !

Je frissonne, je pisse dans mon pantalon: un peu de chaleur le long de ma cuisse, dans ma botte. Déjà les gosses crient :

- Le macchabée pisse dans ses culottes ! Les vieux ajoutent :

- Le voici qui retourne en enfance !

Une fois par semaine, les villageois osent m'approcher ... Des pêcheurs ! je leur apporte des paniers pleins de vers. Alors, il faut les entendre faire l'éloge de mes appâts ! Karoline arrête de radoter ! Je veux dormir ! »

Dans un coin sombre, emmitouflée de ses chats, elle répète ses rengaines :

*D'Katz legt im Schnee
D'r Schnee geht awack
D'Katz legt im D'rack !*

*le chat est dans la neige
la neige s'en va
le chat est dans la boue*

- J'ai entendu le rossignol, dit Uta en entrant le soir à l'improviste dans la tourelle ... Non, ne te lève pas ! ... Ne tombe pas ! ... Je viens ! ... Walti est parti ! ... Gui, près de moi rien ne pourra jamais t'arriver ! L'amour c'est l'unique force ! Nous détenons la clef du pouvoir suprême ...

Uta se dirige vers la fenêtre et l'ouvre.

- Tu entends les trilles ! ...

Balder veut se lever. Uta accourt. Ensemble ils s'allongent sur le lit, sous le ciel.

- Je ne veux plus te quitter d'un pouce !

Uta embrasse le front, les yeux, les lèvres de Balder, puis éteint la lumière.

- Du bec jaillissent des étincelles rouges, dit Balder en écoutant le rossignol. La nuit se déguise en flammes ...

- Je vois brûler tes yeux ! La lune nous éclaire de sa faucille !

Uta ouvre la fibule, le tissu se froisse sur le lit. Balder découvre le buste de marbre, deux seins lourds mais droits.

- Et le gui ! murmure-t-il, nous ne l'avons pas encore fait renaître ...

Un lait rêvé ruisselle dans sa bouche.

- Les clochettes retentissaient, les fidèles se prosternaient, certains prenaient leur visage entre leurs mains, d'autres fermaient les yeux et se frappaient la poitrine. Instant solennel où le petit Gui, tout vêtu de blanc, couvert de boucles d'or, quitta les rangs, s'avança dans l'allée centrale vers l'autel, les doigts tendus vers le calice que le prêtre tenait au-dessus de sa tête ... T'en souviens-tu ? ...J'étais la demoiselle Uta, agenouillée, qui attira vers elle l'enfant qui d'un regard amusé feuilleta mon livre de prières et s'exclama : « Celui de maman est plus gros et a plus d'images ! » ...Ta voix troubla l'élévation, grâce à moi tu as échappé à la punition du Suisse...Il y a vingt cinq ans...

Balder entend la voix mûre, puis s'endort. Le sein lentement s'échappe des lèvres qui restent entrouvertes. La jument hennit. Des crapauds s'égosillent. Uta se lève pour refermer la fenêtre, éloigner les bruits de la nuit. Elle veille Balder, suspendue à son souffle. Plusieurs fois il se réveille en s'agrippant à elle :

- J'ai cru tomber, murmure-t-il.

Balder rêve. Pour la troisième fois le cor retentit : un soleil de pacotille s'achemine vers le Rossberg, il tombe derrière l'horizon, disparaît dans les coulisses noires, suspendues au ciel par quelques ficelles invisibles. C'est le printemps. Pfastatt, le soir. Un homme rentré de l'Usine plante un arbre au fond de son jardin. *« Il est temps, se dit-il, c'est la montée des sèves »*. L'homme confond tuteur et scion.

- Tu te trompes ! crie Balder.

« Il est sourd ! ... Pourtant au toucher, il est aisé de distinguer le bois mort de la tige flexible... ... Il aurait dû le voir, même dans les dernières lueurs du crépuscule ... »

Un [oiseau](#) passe, transparent comme une libellule : *« Il vole vers moi comme un papillon de nuit qui cherche désespérément la lumière, d'autres viennent dans la même direction, ils s'agglutinent à moi comme à un lampadaire, ils me cognent, ne me lâchent plus. Ils délaissent tous la forêt, ils ont reconnu ma voix. Ils se nichent dans les craquelures de l'écorce, ils ont des tailles d'insectes ... »*. Le Grand Chêne n'a plus de branches, la sève est folle, les racines se jettent dans les sources, l'eau de la terre jaillit de chaque moignon du tronc, l'arbre s'épanouit, tend ses bras liquides vers le firmament, le vent emporte son feuillage-étincelle et ensemece l'humus noir du ciel. Le vent éventre les nuages comme la herse effrite les mottes qui recouvrent les graines d'or du semeur. Personne ne voit le faisceau de sève, personne n'entend bruire ses bras. Personne. L'arbre-chêne, l'arbre-fontaine quitte la terre : dans sa ramée il emporte le printemps. Tout autour un reste de forêt se rabougrit, les maisons s'enterrent, les ruelles s'étranglent, les champs se couchent, les taupinières s'effondrent, les rivières se cachent comme des égouts. Les mouches, seules, grossissent et bleuissent dans le moulin à os. Les hommes rapetissent, les visages se fripent, les nez se tordent, les oreilles se fanent; seuls, poussent les poils et les ongles. Dans leurs demeures souterraines, les hommes fabriquent des miroirs anti-nains. Ils courent après leur image, dans leur galerie de glaces, souverains plus que jamais, géants à certaines heures. Chacun est seul, mais dès qu'il se regarde dans son réseau de miroirs, il se voit tant de fois, qu'il se prend pour l'humanité entière. Un geste de lui et tous ses sosies bougent. Il peuple tout, il est le maître de tout. Il se sent exister. Il a retrouvé sa puissance. La lumière noire bleuit l'hermine qui caresse les hanches de la femme : du haut de son trône, elle jouit d'émouvoir tant de désirs à la fois. Dans sa niche en douves de cristal, elle brille, lourde et vacillante comme un pain de soufre dans un foudre qu'on stérilise. Elle couvre l'homme de diadèmes. Il envahit le trône. Il proclame le coït royal. Dans chaque miroir, l'étreinte du couple souverain se répercute à l'infini :

- Nous allons peupler notre royaume !
- Engendrer pour régner !

- Le pouvoir nous accouple.

Eclairs, tonnerre. Fracas de verre. Eclats de glaces. Dans la grotte sombre deux nains accouplés par la mort. L'hermine saigne. Ils sont ensevelis sous leur rêve brisé. Peu avant l'aube, le chêne retire ses bras du monde, cesse de bruire. La terre épuisée par l'agonie des racines se craquelle, se casse comme un roc. Le tronc se dessèche, l'écorce éclate. Les oiseaux piaillent. Le chêne les effraie comme un épouvantail qui secoue ses manches vides. Des plaques d'écorce tombent. Il est nu. Il est immense : il a la circonférence du soleil qui se lève. On l'a suicidé. Des nains sortent des crevasses :

- Il est si droit qu'à ses côtés nous avons l'air tout tordu, crie l'un d'eux.

- Je peux plus le voir, dit un autre, il est si grand que même mort, il me fait croire que je suis petit !

- Sa peau de bois est si lisse, qu'à côté la nôtre paraît flétrie !

- Il est si nu qu'il me fait honte.

- Il mérite qu'on lui pisse dessus !

- Qu'on l'abatte ! ... et après nous serons les plus grands !

- Le soleil commence à être fort, vite rentrons chez nous.

Une voix parle :

- Attends l'appel du temps ... Car toute chair est comme l'herbe. A nouveau, elle émergera des flots, verdoyante et fraîche. L'écume blanchira sur les cascades et les champs porteront des récoltes sans avoir reçu de semences. Tenace, têtu, obstiné comme l'astre du jour, tu reviendras...

Balder croit entendre la voix d'Uta. Il se lève. Il a des raideurs dans le dos, des courbatures dans les bras et les jambes. Il se souvient qu'il a rêvé, tente de retrouver les images, n'y parvient pas.

Uta dort profondément. Une envie subite le prend d'aller se couler sous les draps, auprès d'elle, d'aller la rejoindre dans son sommeil. Balder tremble de fièvre. « *Je ne sais plus ce que je fais ... Je me réveille si près de toi... Pourquoi est-ce si difficile de franchir le seuil de ton corps ? Pourquoi est-ce si difficile de s'aimer quand on s'aime tant ?* »

Une brume encore légère recouvre le jardin, isole la maison, la détache du sol : « *La brume nous a coupé du monde* ». Un frisson parcourt Balder. Il voudrait bouger pour se réchauffer mais ses membres sont de plus en plus engourdis et douloureux. La brume entremêle ses voiles jaunes et pourpres. De larges pans irisés enveloppent la futaie qui dresse ses couronnes vertes vers le rose du ciel. « *Qui sait ? Le gui ne refleurira peut-être jamais !* ». Balder se penche sur la femme endormie, fixe avec émotion son visage apaisé, effleure ses cheveux : « *Et si je revenais un rameau de gui à la main !* » Animé d'un espoir soudain, il quitte la chambre.

Il décroche la faucille suspendue dans le vestibule, au-dessus d'un bouquet sec. Puis il s'engage sur le sentier, pénètre dans la forêt. Ses douleurs s'estompent. La clairière s'étend devant lui. Au centre, légèrement inclinés par les vents d'occident, trois peupliers dévident leur fuseau de brume. Balder marche dans l'herbe grise de rosée, patauge dans ses nu-pieds. Dans sa tête tout se rétrécit, tout se noue autour de l'unique désir. Il presse le pas, titube à travers la mare épaisse de brouillard qui enserme les trois troncs. Il ne sent plus ses jambes. Il piétine, s'enlise jusqu'à mi-corps dans une banquise. Le froid monte, glace ses viscères. Déjà ses doigts anxieux saisissent les premières branches du peuplier. Balder reprend son souffle, bloque la faucille sous son pull, entre ventre et ceinture. Puis il commence l'ascension en se frayant un passage à travers l'enchevêtrement vertical des rameaux. Sous lui, une tache blanche, un voile de noces négligemment délaissé. Balder cherche Uta qui le guette, là-bas, au détour du rouvre. Le frisson des feuilles se communique à lui. Sa tête entre dans une touffe de gui, la fait éclater. Les oiseaux ont mangé les baies mais au sommet des rameaux, articulés en tous sens, sous l'aisselle des deux feuilles mordorées, s'épanouissent tantôt des calices remplis de petits sacs à pollen, tantôt des corolles à quatre pétales écaillés. « *Je t'apporterai ces fleurs ...mâles et femelles ... elles attendent le vent chaud qui soulèvera les nuages de semence* »

- Ils sont tous là ! s'écrie René, tous revenus ! Qu'est-ce qu'ils ont à me regarder ? Et la tronçonneuse, qu'est-ce qu'elle fout là ? C'est ce bourreau de bûcheron qui l'aura laissée en partant !

Les yeux hagards, les gestes nerveux, courant à droite et à gauche, suivi de ses trois bergers allemands, Mistla accroché à son dos, il cherche d'abord à fuir, puis se jette sur la bouteille de schnaps débouchée. Au goulot, il boit gorgée après gorgée. Il sursaute, entend des pas.

- Toi aussi ! ... Vieux Schollakopf ... A la santé de tes couilles ! ... Ah, Karoline, tu bouges !... Parle plus fort ! Quoi ? ... René crache et rit. ... Continue ! ... Tu m'intéresses ... Pas vrai, Mistla, qu'elle nous intéresse ?

- Lack mi am Sack ! jure Karoline (lèche-moi où je pense !) et elle se tait. René affalé sur sa chaise, cache son visage entre ses bras posés sur la table. Il se met à sangloter.

- C'est foutu, tout est foutu ! ... Le gui tombe, la grenade explose, les doigts volent

de partout ça pisse rouge ... et le chêne n'a déjà plus de branches Mais où es-tu Balder ? Traître ! ... lâcheur ! qu'est-ce que tu es allé faire sur la Côte des Azurs ?

Inquiet, René se retourne vers la porte. C'est l'heure du crépuscule.

- J'entends des cris ! C'est Jacqueline. André ! ... Joseph ! ne lui faites pas de mal ! ... Je l'aime ! Riez ! Je l'aime ...

René attrape la tronçonneuse, la serre entre ses cuisses et se dirige vers le parc :

- Arrêtez ! ... ou je vous rentre dedans ! ... La touchez pas ! ... ou je vous les coupe !.hurle-t-il.

Et il s'avance en brandissant les dents acérées de la chaîne.

- Tout va être rasé !

A ce moment il se rend compte que le moteur ne marche pas. Il saisit la poignée et déroule d'un coup sec la ficelle. Effrayé par la soudaine pétarade, Mistla bondit de son épaule. La laisse brise son élan. L'animal retombe, la tête la première sur la scie. Déjà les dents entament sa fourrure, mordent son dos. La graisse noire qui enrobe le passant devient rouge. La chaîne se bloque. Le gros oeil immobile de Mistla regarde fixement. René hurle. Sa douleur se mue en fureur. Il défait la laisse, remet le moteur en marche.

- J'attaque ! ... J'attaque tout ! ... Que ça crache ! .. Que ça gueule ! ...Toi, chêne, je t'aurai jusqu'à la moelle ! ... Et vous, là-bas, menace-t-il à l'adresse des poules, je vous aurai ! ...Tous et toutes, pattes et têtes ! ... Tout ! ... Tout ! ... Tou.. ou ou ... ouou ! ...

René court en tous sens, les poules volent, il s'effondre

Zoo d'enfant
sous le cerisier-neige,
zoo-revenant :
colonnes de crapauds qui passent,
qui tassent sa mémoire pubère,

geais arcs-en-ciel,
dénichant sa cervelle,
orvets qui sondent ses désirs blanc-cassés,
des lucanes glanent des restes de rouvraie ...
Dans le cœur-forêt s'emballa le coucou :
coucou-cœur, coucou-cœur ...
grêle une folle rafale de pivert ...
cou ... cou ... coup au cœur.

Le tronc noir du Grand Chêne se dresse dans le jour qui se lève : une cassure qui fend l'aurore. Condamné à mort, tout nu, acculé au mur céleste, on lui a tout pris. Inutile de lui attacher les bras derrière le dos, on les a déjà coupés. Des amorces d'épaules se tordent de-ci, de là, suintent. Inutile de crier.

Déjà le bûcheron allume un feu à l'écart des montagnes de branchages. Déjà Karoline apparaît entre les arbres, les yeux hagards, la coiffe de travers.

- Alors, il vient ton compère ! s'écrie le bûcheron.

Karoline marmonne :

Kuckuck, wu bisch ?
Im wald !
Was hasch ?
A Frosch
Geb'm'r o !
Nei, nei !
Gitzlhals !

Coucou, où es-tu ?
Dans la forêt !
Qu'as-tu ?
Une grenouille !
Donne m'en aussi !
Non, non !
Radin !

- J'ai compris, dit le bûcheron ... une cliente pour l'asile!

A quelques mètres, la tronçonneuse traîne dans le poulailler délabré :

- Ça y est ! Ils ont joué avec l'outil, l'essence a coulé ! Enlève-toi de là!
lance-t-il à Karoline accroupie dans l'herbe.

Elle marmonne sans bouger :

Eina spinnt Sida
D'andra growa Wida
D'dretta spinnt Haferstrau ...

l'une file de la soie
l'autre de grossières verges de saules
la troisième de la paille d'avoine

Le bûcheron saisit la scie par les poignées. Un vacarme. L'écorce se met à voler. Le ruban métallique pénètre l'aubier clair. Jets de sciures. A l'approche du cœur la machine peine, le bois crie.

- Je t'aurai ... Je t'aurai ... ! répète le bûcheron.

Par moments, la lame disparaît dans l'entaille, gémit, se bloque. Debout dans un nuage de fumée, l'homme dégage une large cale demi-lune. Puis il recommence.

Lentement, comme s'il essayait de se retenir, l'arbre se penche, se déséquilibre, puis affolé comme une grande aiguille noire sur le cadran du ciel, il balaye les airs avec un râle contenu et s'affale dans un bruit sourd. La terre tremble, l'aurore se déchire.

La brume rampe, court, ondule, lâche un cri issu d'un chœur invisible :

- Nix, nax, fox !

Balder se raccroche au soleil blanc qui se décompose entre les branches du peuplier :

- Nox, nax, nix !

Les voix invisibles s'élèvent de toute part : il les entend bondir comme des grenouilles dans une mare

- Plitch, platch, piotch !

- Nix, nax, nox !

La clairière brasse des bruits d'étangs sourds et lancinants :

- Couix, couax, couox !

- Nix, nax, nox !

Balder grimpe, grimpe pour échapper à ces voix qui s'appellent, se répondent, se perdent, renaissent multipliées, font tanguer les cimes, le harcèlent :

- Rix, rax, rox !

« *C'est le printemps ! ... Les bêtes sortent, elles sont folles ! Elles grattent le sol, se frottent à l'écorce* » .

- Couix, couax, couox ! . . . Plitch, platch, plotch ! . . . Flix, flax, rox ! . . .

« *La terre vacille ! ... On m'entraîne . . . Uta ! . . . Uta ! . . . Uta ... !* »

Balder tombe dans les voix de la terre, un rameau de gui à la main.

Le chœur invisible chuchote :

- Nix, nax, nox !

Fuite de sève, fuite de vie !

Là-bas, l'oiseau du Grand Chêne déchu s'est envolé. Il effleure encore la paupière calcinée des Vosges où tremblent des cils de résine, puis s'engloutit dans l'iris solaire.

Fuite de sève, fuite de vie !

Un vacarme emplit le manoir. Bruits de sabots, de voix. Bruits de pas. Des petits hommes dégringolent du grenier, sortent des caves, bondissent de l'écurie. Des nains surgissent de toutes parts. Ils assaillent le lit où dort Uta.

- C'est moi, son mari crie l'un d'eux.

Déjà un autre lui mord les fesses pour le faire taire.

- Regardez comme je suis velu, crie un autre en montrant son torse de singe. On l'attrape et le jette par la fenêtre.

- Moi, j'ai plus d'or que lui !

- Mais tu es le plus petit !

- Je vous répète que c'est ma femme !

- Idiot ! t'as pas compris qu'elle ne te reconnaîtra plus ... On se ressemble tellement ... Et moi, je prétends que c'est la mienne !

- Traître! tu es mon associé ... et tu veux me doubler !

- T'as bien laissé renifler le manchot ! ... Pourquoi pas nous ?

- Enlevez ce foutu drap ! Qu'on se rince l'œil !

- Aie, aïe, aïe !

- Aie, aïe, aïe !

- Du respect ! Arrêtez vos vagissements c'est ma femme ... elle est à moi !

- C'est à elle de choisir, lorsqu'elle se réveillera ...

- Vous êtes tellement fripés, tellement laids! ...

- C'est vrai, vous avez des gueules à faire peur !

- Et toi ?

- Attendons la nuit ! Faufilons-nous dans le noir ...

- Pendant ce temps d'autres en profiteront ... Non !

Dehors des nains à la queue leu leu, un long corps qui serpente autour du manoir. Il en vient sans cesse de nouveaux. Le chœur scande: Nix, nax, fox !

- Il faut la réveiller ! ça commence à bien faire !

- Préparez vos présents!

- Ceux qui n'ont rien iront faire le serpent dehors ...

- Toi, Pied-bot, puisque tu parles comme un chef, montre- nous ce que tu as?

- En dernier ! Mon présent a un tel pouvoir, que je la réveillerai aussitôt ! ... Eh ! le mari, c'est le moment de regagner ta place !

- J'ai l'oiseau, dit-il en retirant de sa capuche un amas de plumes ... Je l'ai eu de justesse quand il s'est envolé du Grand Chêne. C'est grâce à cet idiot de René, il avait englué les arbres pour attraper des tourterelles !

- Ça n'a rien d'un présent !

- Si ! L'oiseau nichait depuis fort longtemps dans les cheveux d'Uta ... Si tu veux tout savoir, l'oiseau c'est Balder ! ... C'est moi qui l'ai étranglé ce matin ... C'est moi qui ai tué Balder !

- Je le savais, dit Pied-bot, je voulais te l'entendre dire ... Au suivant

Devant le lit d'Uta s'entassent peu à peu les présents les plus disparates.

- Pas d'or ! ici ... crie-t-on, l'or n'a pas d'odeur !

- J'ai recueilli le sang de Balder, dit un autre en déposant au sol un ciboire de curé.

- Moi, j'ai sa main !

- Laquelle ?

- La toute petite, gelée, durcie par la neige !

- J'ai un morceau de cœur !

- Lequel ?

- Du chêne !

- Moi, j'ai un bel étron de Balder !

- Va faire le serpent ! ... On ne rigole pas avec ça !

- Mais il a encore de l'odeur .. C'est un étron de la peur !

- D'accord ! ... mais chasse au moins les mouches ! Que ce soit présentable !

- Moi, j'ai ce qui reste de son corps ... car tout le monde s'est jeté dessus ... J' ai attrapé sa dernière pensée !

- Tricheur ! Nous ne voulons pas de pensée ! Va faire le serpent !

- Moi, j'ai son âme !

- Au serpent, vieux cochon ! Pour être son favori tu inventerais une âme !

- Tu te trompes ! ... J'aime les choses pures ... Il sort un diamant de sa poche. Son âme est là-dedans ! Je la dépose dans la petite main de Balder ...

- Moi, j'ai sa faucille d'or !

- Idiot ! ... Mais C'est l'arme du crime ! ...

- Et si elle désire connaître la vérité ?

- T'as pas encore compris qu'il n'y a pas de vérité ! Va couper le gui ailleurs !

Dehors le chœur-serpent scande : Nix, nax, nox ...

- Moi, j'ai un secret de lui ...

- Dis-le !

- C'est trop grave ! ... Et toi, Pied-bot, tu nous caches toujours ton fameux numéro ! ... Je le révélerai si tu réveilles Uta ...

- D'accord ! ... mais raconte ...

- C'était un dieu ... , quoique nous fassions, nous ne pourrons jamais être à sa hauteur.

- menteur ! ... un dieu ne meurt pas ! Un dieu est puissant !

- Apparemment il n'avait pas de pouvoir ! Il ne savait pas se défendre ! ... Le chêne, c'est pareil : il vit, c'est tout ! Oui, Balder était un dieu. Son pouvoir nous apparaît quand c'est déjà trop tard ! ... Il détenait la vie ... Regardez, comme nous sommes déjà petits par rapport à Uta ! La vie lentement nous quitte ...

- Cet idiot ! Il aurait dû se défendre, parler, s'expliquer, marchander ... On aurait pu s'arranger.

- Ne vous inquiétez pas ! dit Pied-hot, je sais l'imiter ! Penché sur l'oreille d'Uta, il murmure : le gui, nous ne l'avons pas encore fait renaître ... Du bec du rossignol jaillissent des étincelles rouges ... La nuit se déguise en flammes ...

Surprise, sa voix est celle de Balder. Les nains grimpent le long des colonnes du lit. Ils guettent l'effet des paroles. Mais Uta demeure inerte.

- Uta, poursuit Pied-bot, mon amour, que mes caresses te réveillent, Uta, c'est moi, Gui, réveillé, ressuscité ! J'embrasse tes seins ... Ton front, tes lèvres ... Le gui va fleurir ...

- Profite pas, salaud ! Touche pas ...

- Je sais réveiller les morts, bon Dieu, laissez-moi faire ! Vieux cochons jaloux...

- C'est plus tôt la morte qui te réveille ... Les mortes, ça te raidit ...

- Tais-toi, vieux Priape ...

Les nains se bousculent, se battent, grimpent les uns sur les autres pour voir la scène; il y en a qui s'accouplent entre eux.

- Elle vient de murmurer « oui », s'écrie Pied-bot qui se met à galoper sur son corps.

- Sale menteur ! tu nous a eu ...

Dehors le chœur-serpent scande : Nix rut, nax rut, nox rut ...

- Je panique ! Je panique ! crie Pied-bot. Elle est trop belle pour moi !

- Un pied-bot vaut bien un manchot ! Nix rut, nax rut, nox rut ! C'est le printemps ! scande le chœur-serpent.

- L'amour, ça doit être ça ... je perds tous les pouvoirs !

- Arrête le jeu ! ... On croirait entendre Balder !

- Vous ne savez pas ce que c'est ! Ne riez pas ! ça me prend, je ne peux plus m'en défaire ! ça me tient, ça me possède ! Mais aidez-moi ! Ne me regardez pas avec vos yeux hagards ! Tirez- moi de là ...

Pied-bot se débat sur le ventre de la femme, prisonnier de liens invisibles.

- Imposteur ! crient les autres, tu ne bandes même pas !

- Et mes tripes, vous les voyez ? Et mon cœur ? ... oui, mon cœur ? ... Il m'étouffe ... Ah, si je pouvais rentrer sous terre ! Disparaître ! ... Je l'aime ! ...

- Rut nix, rut nax, rut fox ! scande le chœur-serpent.

- L'amour me rend impuissant ... Elle boit mes forces comme la terre la pluie ...

- Filons ! avant qu'elle ne nous contamine !

- Emmenez-moi ! Déliez-moi ! ... J'ai peur ! Je grelotte de fièvre ! Je ne veux pas être Balder...

- Nix ... nax ... nox, murmure Uta en grinçant des dents ... Le serpent rentre dans son trou. Il a englouti le printemps, il emporte Gui dans son ventre... Il rampe dans la nuit minérale ...

Uta s'assied dans la clarté grise du jour : « *Je savais tout ... Je l'ai veillé ... ils me l'ont ravi ... J'ai été possédée* » Elle se dirige vers la fenêtre :

- Gui ! ... Gui ! ... Gui !

La forêt ne crie plus son nom. Le brouillard absorbe chaque appel. « *Je suis vide, vide, vide..., une brume qui ne cache plus rien* »

- Ne t'inquiète pas, dit Jürgen en entrant dans la chambre. Je suis là ... Walti m' a ramené !

- Va rejoindre les autres !

- Que veux-tu dire ?

- Le chêne est tombé ! ... Pourtant je l'ai veillé ... Tu es comme eux ! Rapace ! Vous vous disputez les cadavres ! Regarde-toi dans la glace! Mais regarde-toi ! ... Ton visage se fripe ... Ton corps se rétrécit ... Un nabot comme les autres ...

- Laisse-moi t'expliquer ! Tiens, mets ça ! Jürgen s'approche d'elle pour couvrir ses épaules nues d'un drap.

- Inutile ! Garde le linceul pour toi ... Tes ongles tombent, tes dents, tes cheveux... Ta bouche s'effondre ...

- Uta, calme-toi ! Je n'y suis pour rien ...

- C'est toi qui l'as tué ! ...

A contre-jour, dans l'encadrement de la fenêtre Uta gesticule, silhouette d'ombre sur le fond glauque du parc. Toute la forêt se bouscule derrière elle. Son corps flotte avec les branches qui secouent leur brume, puis se crispe, un immense râle déchire le silence :

- La vie agonise en moi ... elle a choisi mes entrailles ...

Les sanglots étouffent sa voix.

- Ressaisis-toi Uta ... Qui te dis qu'il est mort ? ... Ta folie t'aveugle ...!

- Tu l'as tué ... et tu ne le sais même pas ? Les bêtes, les plantes, les pierres hurlent de douleur ... , et tu ne les entends pas ? Le jour s'éteint... et tu ne le vois pas ? Le règne de la nuit commence ! Malheur à toi ! ... Ecoute ! ... la forêt crie sa sentence ! ... Malheur à toi ! tu erreras d'arbre en arbre jusqu'à ce que tu le retrouves, Gui ...